

SEPTIÈME CONFÉRENCE (1)

JÉSUS-CHRIST A AGI EN DIEU

DANS L'ORDRE SOCIAL

Messieurs,

La nature et l'esprit, la conscience et la société, tel est le champ multiple et varié de l'activité humaine. Conséquemment, si Jésus-Christ est Dieu, il a dû agir en Dieu dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre moral et dans l'ordre social. Or, comme nous l'avons vu, la vertu prophétique de Jésus-Christ, non moins que sa souveraineté sur la nature, prouve sa divinité; de plus, sa puissance morale a été une force divine, parce que Jésus-Christ a été divinement

(1) Prêchée le dimanche de l'Épiphanie 1853. (Note de l'éditeur.)

grand par le cœur. Enfin, pour achever cette partie de notre enseignement, nous avons dû rechercher si Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre social : c'est le sujet que nous traitons au moment où le cours de l'année chrétienne, ramenant au milieu de nous le souvenir du plus grand des mystères, a fait trêve à notre parole, pour ne plus laisser à notre foi d'autre thème de méditation que la crèche de Bethléem et la naissance de Jésus-Christ.

Or, si je ne me trompe, Messieurs, vous avez retenu ce qui faisait l'objet de notre dernière conférence. Nous avons établi que la force fondatrice est la plus haute révélation de la puissance humaine, comme la force créatrice est la manifestation la plus éclatante de la puissance divine, et, par suite, nous avons dû nous poser une première question : Qu'est-ce que l'homme a pu fonder ? A cette question, nous avons répondu que le premier rayonnement de la puissance sociale de l'homme, c'est la fondation d'une société intellectuelle ou d'une école; que le deuxième rayonnement de la puissance sociale de l'homme, c'est la fondation d'une société politique ou d'un

empire; et que le troisième rayonnement de la puissance sociale de l'homme, c'est la fondation d'une société religieuse ou d'une secte. Mais, après avoir mesuré les forces humaines à cette triple fondation, nous avons dû nous demander de quels moyens l'homme a besoin de se servir pour assurer le succès de ses œuvres ? Ce qui fonde les écoles humaines, avons-nous dit, c'est la science; ce qui fonde les empires humains, c'est la force, et ce qui fonde les sectes humaines, ce sont les passions. Donc, pour savoir si la puissance sociale de Jésus-Christ a été une puissance divine, il nous faudra résoudre cette double question : Qu'est-ce que Jésus-Christ a fondé, et comment a-t-il fondé ? Tel sera le sujet de cette conférence.

Jésus-Christ a-t-il été un fondateur d'école ? Non, car un fondateur d'école est un homme qui, après avoir reçu une ou plusieurs idées dans le silence de l'étude, ne cherche à les transmettre qu'à un petit nombre d'hommes, à l'élite des esprits. Il s'arrête à quelques savants, loin de descendre jusqu'au peuple; il ne destine pas sa pensée à devenir la pensée des petits ou des ignorants, ni sa

parole à franchir le seuil des académies. Passez en revue les fondateurs d'école qui se trouvent échelonnés d'âge en âge sur la route de l'humanité : qu'y a-t-il autour d'eux ? Quelques rares disciples qui recueillent leur doctrine comme un secret inaccessible à la multitude. Le vulgaire ne porte pas ses lèvres à cette coupe privilégiée. Semblables à ces divinités de l'Olympe que la fable plaçait dans les nues, les princes de la science planent au-dessus de la terre, ils ne conversent pas avec le commun des mortels ; leurs écrits restent pour lui une lettre close, une énigme indéchiffrable. Voilà les fondateurs d'école ! Eh bien, Jésus-Christ n'a pas fait ainsi : voyant la multitude, il gravit une montagne, et, ouvrant la bouche, il instruit le peuple ; puis, après l'avoir instruit, levant les yeux vers le ciel, il dit ces paroles : « *Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits* (1). » Vous le voyez, Jésus-Christ est loin de vouloir exclure le peuple de l'œuvre sociale qu'il va

(1) S. Matth., XI, 25.

fonder. Avant lui, bien des écoles s'étaient ouvertes au sein de l'humanité. L'Inde avait vu ses brahmanes cacher leur science mystérieuse dans l'ombre de ses vieilles forêts ; les mages de l'Orient avaient enfoui les débris de leur érudition dans les antres de la Chaldée. Héritière du Portique et du Lycée, Rome avait vu s'élever l'une après l'autre ses deux Académies, et, autour de la chaire de Moïse, Hillel et Schammaï attireraient, au bruit de leur parole, les beaux esprits de la Palestine. Dans toutes ces écoles, on discourait, on parlait savamment. Mais les ignorants, mais le peuple, le peuple affamé de doctrine et de vérité, se tenait à la porte de ces écoles : il était là qui regardait sans voir, qui écoutait sans comprendre, et de la table de ces riches de l'intelligence il ne tombait pas même une miette de pain pour rassasier les pauvres de l'esprit. Aussi ce fut un grand jour pour ces multitudes délaissées que celui où Jésus de Nazareth, se levant du milieu d'une synagogue de la Judée, s'écria : « *J'ai pitié de ce pauvre peuple, car il ressemble à des brebis qui n'ont point de pasteur : les maîtres ont pris pour eux la clef de la science et ont fermé l'entrée*

aux autres; pour moi, je suis venu évangéliser les pauvres (1). » Ce jour-là, Jésus-Christ laissait loin derrière lui Socrate, Aristote et Platon, il s'élevait bien au-dessus de tous les fondateurs d'école.

Mais si Jésus-Christ n'a pas été un fondateur d'école, a-t-il pris le rôle d'un fondateur d'empire? Est-il sorti de l'obscurité de Nazareth pour renverser l'Iduméen assis sur le trône de David, ou bien pour affranchir le monde romain des ignominies de Tibère? Jésus-Christ va-t-il s'annoncer comme le chef d'un État politique? Non, pas plus qu'il ne s'était donné pour le chef d'une pure école de savants. Il décline les honneurs de la royauté, en se dérochant par la fuite aux avances de la multitude. Interrogé par la puissance sacerdotale, il dit : « Rendez à César ce qui est à César (2) »; interrogé par la puissance civile il répond : « Mon royaume n'est pas de ce monde (3). » Et lorsqu'enfin, sur la montagne de l'Ascension, le fanatisme politique lui pose cette dernière question : « Maître, sera-ce en ce temps-ci que vous réta-

(1) S. Matth., ix, 34; S. Luc, xi, 52; iv 18.

(2) S. Matth., xxii, 21.

(3) S. Jean, xviii, 36.

blirez le royaume d'Israël (1)? » il ne répond à cette demande que pour blâmer l'ignorance opiniâtre de ceux qui la font. Donc, Jésus-Christ n'a pas pris rang parmi les fondateurs d'empire. Qu'est-ce donc qu'il a établi? N'a-t-il pas dit au préteur romain : « Je suis roi, » *Rex sum ego* (2)? Oui, Jésus-Christ s'est dit roi : il est venu fonder un empire, non pas un empire terrestre et politique, mais un empire spirituel, l'empire des âmes. Le sceptre qu'il a pris en main c'est le sceptre de la vérité : « Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité (3). » Les tributs qu'il vient lever sur ses sujets sont des tributs d'amour; l'impôt qu'il leur demande, c'est l'impôt de la foi, l'impôt de la prière, l'impôt de la pénitence. Il a dit aux hommes : « Les maîtres des nations vous demandent votre corps et vos biens; pour fonder mon royaume, je vous demande votre âme; car le Fils de l'homme n'est pas venu perdre les âmes, mais les sauver. » Voilà le royaume de Jésus-Christ, celui des âmes. Or, qu'est-ce qu'un royaume

(1) Actes des Apôtres, i, 6.

(2) S. Jean, xviii, 37.

(3) *Ibid.*

des âmes? C'est une société religieuse ou une Église. Donc Jésus-Christ n'a pas fondé une société purement intellectuelle ou une école, encore moins une société politique ou un empire; il a fondé une société religieuse ou une Église.

Soit, me répondez-vous : Jésus-Christ a institué une société religieuse, la société chrétienne; car quel autre que lui serait le fondateur de la société qui porte son nom? Mais n'avez-vous pas dit vous-même que les hommes aussi ont pu fonder des sociétés religieuses? Qu'est-ce donc que Jésus-Christ a établi de plus que beaucoup d'autres, et en quoi sa puissance sociale est-elle supérieure à la leur? Sans doute, Messieurs, il s'est rencontré des hommes qui, par la force du caractère et l'ascendant du génie, ont pu réunir quelques-uns de leurs semblables autour d'une même idole ou d'un même autel. Mais, si haute qu'ait été leur puissance sociale, ils ont toujours échoué contre un obstacle invincible, la limite, la limite de l'espace et la limite du temps. Car le propre des choses humaines, c'est d'être limitées par l'étendue et par la durée, comme le caractère des œuvres divines consiste à

n'être bornées ni par l'une ni par l'autre. Et, en effet, lorsqu'une société religieuse aspire à conquérir l'espace, elle rencontre en face d'elle trois grandes limites qui la resserrent et la refoulent vers son berceau. La première limite est celle des territoires. Vous avancez, vous gagnez du terrain, l'horizon semble fuir devant vous : mais bientôt l'espace vous oppose une barrière infranchissable, une chaîne de montagnes, une ceinture de mers. Avez-vous reculé les bornes du territoire, l'espace élève devant vous une deuxième limite, celle des nationalités. La nationalité vous enchaîne dans un cercle de fer dont vous ne pouvez sortir qu'après avoir secoué le joug des idées, des croyances, des coutumes et des traditions d'un peuple ou d'une nation. Mais je le veux bien : vous avez franchi la limite des nationalités, comme celle des territoires, vous n'avez pas encore triomphé de l'espace. Par-delà ces deux limites vous en rencontrerez une troisième plus forte que l'une et l'autre, la limite des races. Il n'y a rien sur la terre qui tranche plus profondément l'humanité que la division des races, parce que la division des races est la division de la parole et du sang.

Conséquemment, pour s'entendre d'une race à l'autre, pour les faire vivre côte à côte au sein d'une même Église, il faut une puissance divine. Or, Jésus-Christ seul a pu braver la limite des territoires, la limite des nationalités et la limite des races. Le territoire de son empire, c'est l'univers entier. Sa puissance sociale a rayonné d'un pôle à l'autre : elle a bravé les distances et franchi les mers; elle s'est déployée dans toutes les zones et sous toutes les latitudes. Louis XIV disait à Philippe d'Anjou : « Mon fils, désormais, il n'y a plus de Pyrénées », et pourtant il y a toujours eu des Pyrénées; mais pour Jésus-Christ il n'y a pas de Pyrénées, et le soleil ne se couche pas sur son empire. Pascal écrivait : « Il suffit d'un méridien pour changer la jurisprudence »; mais pour le christianisme il n'y a qu'un méridien, celui qui, passant par la Crèche et le Calvaire, enveloppe l'humanité dans un cercle de foi et d'amour. Nationalités et territoires, tout a fléchi devant la souveraineté de Jésus-Christ. Y a-t-il une nation qu'il n'ait conquise à ses lois, ou du moins qu'il n'ait pénétrée de quelques rayons de sa puissance? Nations glorieuses, nations obscures, nations vivan-

tes, nations éteintes, nations libres, nations esclaves, levez-vous et montrez-nous l'immense cortège du roi des âmes! Voyez-vous ce triomphateur du monde? Il sort d'un petit coin de la terre, il marche de tribu en tribu, il va de peuple à peuple; partout sur son passage les familles s'inclinent avec respect, les villes abaissent leurs remparts, les empires ouvrent leurs frontières, les lois cèdent et plient, les préjugés se taisent, les intérêts s'effacent, et les nations, enchaînées à son char de triomphe, saluent avec transport le nom et la souveraineté de Jésus-Christ. Mais, si la puissance sociale de Jésus-Christ a bravé la limite des territoires et la limite des nationalités, a-t-elle triomphé également de la limite des races? Sortie de la race la plus concentrée et la moins expansive du vieux monde, de la race juive, la puissance sociale de Jésus-Christ a soumis d'abord les races grecque et latine; et après avoir réduit ces races fameuses, les deux bras étendus sur Rome et sur Byzance, elle attendit de pied ferme les barbares. Victorieuse des races barbares, des races du Nord et du Midi, des races de l'Orient et de l'Occident, la puissance sociale de Jésus-